

L'INTRANSIGEANT

PARAISSANT
le Jeudi de chaque semaine

ILLUSTRÉ

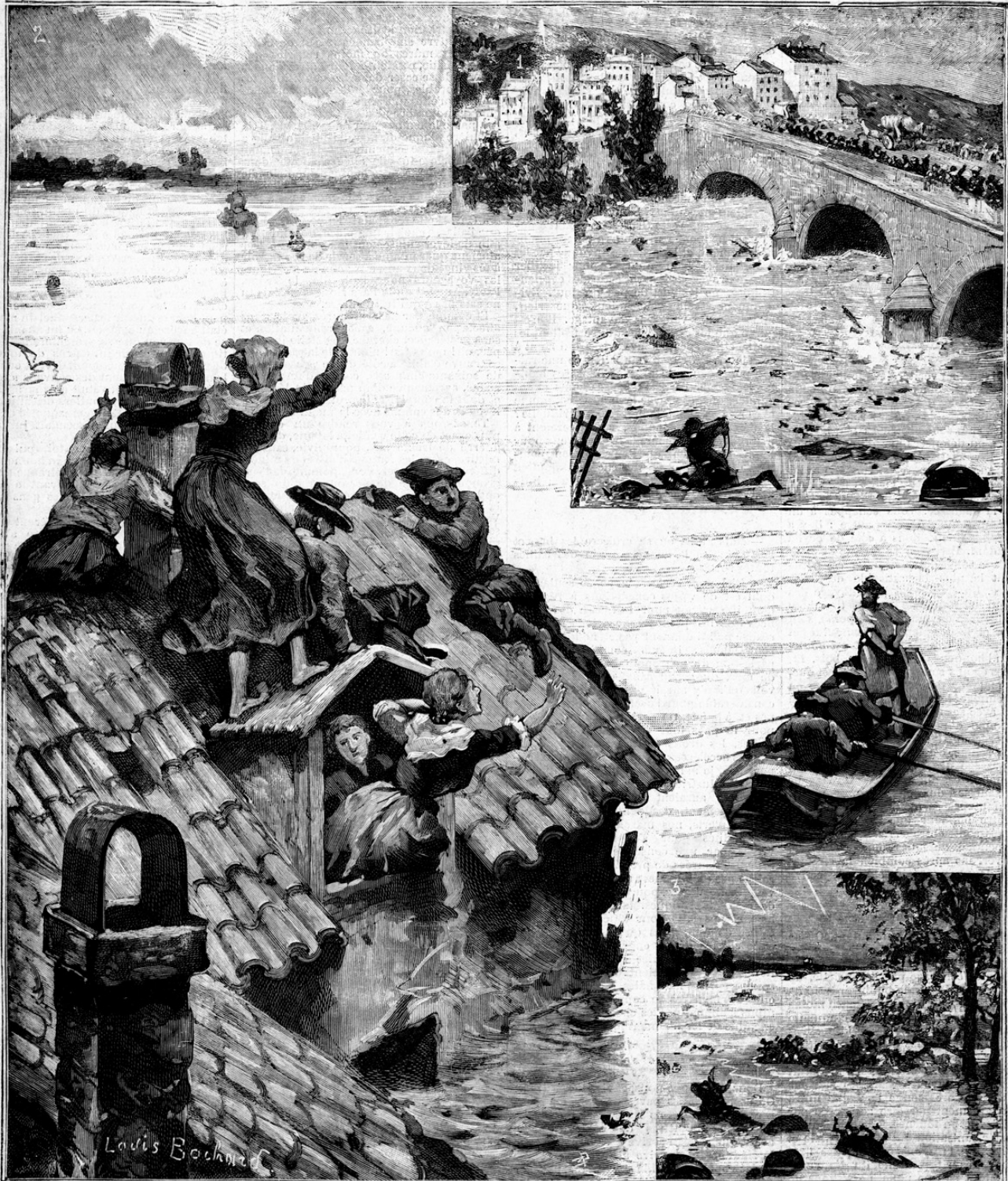
LES MANUSCRITS
non insérés ne sont pas rendus

PRIX DE L'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS 3 mois..... 1 f. 50
6 mois..... 2 f. 25
Un an..... 4 f. 50
UNION POSTALE : 0.50 en plus par trimestre

DIRECTION : 142, RUE MONTMARTRE — PARIS

Mettre tout ce qui concerne la Rédaction à M. E. VAUGHAN

LES ANNONCES SONT REÇUES :
à l'AGENCE PARISIENNE DE PUBLICITÉ, 7, rue de la Paix
Dans ses succursales de Mâcon, Lyon, Marseille, Nice,
Et aux Bureaux du Journal.



LES INONDATIONS DU MIDI

1. Pont l'Hérault. — 2. Le Vigan. — 3. Boucoiran.

gèrement crépus ou plutôt floconneux et plantés en racine droite avec des rayonnements d'auréole.

« Celle-là ressemble à la Judith d'Allori, » pensa Max.

Ce qui le confirma dans cette impression, c'est que, bien que convertie d'une petite robe de laine quadrillée noir et blanc, la jeune fleuriste semblait marcher comme enveloppée d'une draperie. Elle s'avancait d'un pas si grave, ses touffes d'orange à la main, que Max se sentit décidément ridicule.

Tenez-vous un peu là, que je montre à monsieur comment on doit placer la couronne, dit M^{me} Bachlard, en la tortillant autour du lourd chignon de la jeune fille.

Elle se préta de bonne grâce à ce rôle de tête à poupée, mais quand la première ouvrière vint lui prendre le bouquet des mains, pour l'attacher en minaudant au corsage de Max, Geneviève glissa rapidement ces mots dans l'oreille de sa patronne :

— Pas ce bouquet-là, madame. Je l'ai composé aujourd'hui pour la fille de la mercière qui se marie après-demain. J'ai peur que ça ne nous porte malheur à toutes les deux.

— Ah ! c'est vrai, dit Clémentine, enchantée de confusionner un peu sa camarade devant des étrangers, Geneviève s'est toujours imaginée qu'elle finirait par un mariage. Va, ma pauvre enfant, ce bouquet-là ou un autre produira exactement le même effet.

Cette qualification de « ma pauvre enfant », appliquée à Geneviève, par une apprentie d'un quinze ans et demi, établissait assez nettement quelles différences morales séparaient la plus jeune de l'aînée.

— C'est égal, appuya Geneviève, si monsieur aime autant un autre bouquet.

— Donnez-moi celui que vous voudrez, mademoiselle, répondit Max, et ne craignez rien pour la fille de la mercière, car, toute réflexion faite, je me priverai d'aller au bal cette nuit.

— Tu aurais bien tort, répliqua Henri, le garçon d'honneur qui avait aidé M^{me} Bachlard à compléter la toilette de son ami, ton voile et ta couronne te vont très bien ; tu as l'air d'un arabe.

Ce dernier mot parut émouvoir singulièrement Geneviève. Pour la première fois, elle leva avec intention ses grands yeux sur Max, de plus en plus contrit, et le tint plusieurs secondes sous son regard étouffé.

— Rentrons dans notre fiacre, et allons nous coucher, dit-il à ses amis. Madame, j'emporte votre marchandise.

Il jeta un louis sur le comptoir, passa le bras droit dans la couronne, prit le bouquet de la main gauche, et se dirigea vers la porte en affectant de tituber vaguement. Il voulait se faire « une sortie » pour couvrir sa gêne croissante.

— Honneur aux dames ! dit Henri, en obligeant Max à s'asseoir sur le devant de la voiture. C'est idiot ce que nous sommes allés faire chez ces fleuristes ; mais elle est bien jolie tout de même, la petite essayeuse.

(La suite au prochain numéro).

Fromont jeune & Risler aîné

Par Alphonse DAUDET

LIVRE PREMIER

I

Une noce chez Vefour

(suite).

La nuit était claire et tiède. Elle voyait distinctement la fabrique tout entière, ses innombrables fenêtres sans persiennes, ses vitres luisantes et hautes, sa longue cheminée se perdant dans la profondeur du ciel, et plus près ce petit jardin luxueux adossé au vieux mur de l'ancien hôtel. Tout autour, des toits tristes et pauvres, des rues noires, noires... Soudain elle tressaillit. Là-bas, dans la plus sombre, dans la plus laide de toutes ces mansardes qui se seraient appuyées les unes aux autres comme trop lourdes de misères, une fenêtre au cinquième étage s'ouvrait toute grande, pleine de nuit. Elle la reconnut tout de suite. C'était la fenêtre du palier sur lequel habitaient ses parents.

La fenêtre du carré !...

Que de choses ce nom seul lui rappelait. Que d'heures, que de jours elle avait passés là, penchée à ce rebord humide sans appui ni balcon, à regarder du côté de la fabrique. Encore en ce moment elle croyait voir là-haut la mine chiffonnée de la petite Chébe, et dans l'encadrement de cette croisée de pauvre, toute sa vie d'enfant, sa triste jeunesse de fille de Paris se déroulaient devant ses yeux.

II

Histoire de la petite Chébe. — Trois ménages sur un palier

A Paris, pour les ménages pauvres à l'étroit dans leurs appartements trop petits, le palier commun est comme une pièce de plus, un agrandissement du logis. C'est par

là que l'été un peu d'air arrive du dehors, là que les femmes causent, que les enfants jouent.

Quand la petite Chébe faisait trop de train à la maison, sa mère lui disait : « Tiens ! tu m'ennuies... va jouer sur le carré. » Et l'enfant y courait bien vite.

Ce palier, au dernier étage d'une ancienne maison où l'on n'avait pas ménagé l'espace, formait comme un grand couloir, haut de plafond, protégé du côté de l'escalier par la rampe en fer forgé, éclairé par une large fenêtre d'où l'on voyait des toits, des cours, d'autres fenêtres, et plus loin le jardin de l'usine Fromont apparaissant comme un coin vert dans l'intervalle des vieux murs gigantesques.

Tout cela n'avait rien de bien gai, mais l'enfant se plaisait là beaucoup mieux que chez elle. Leur intérieur était si triste, surtout quand il pleuvait et que Ferdinand ne sortait pas.

Cerveau toujours fumant d'idées nouvelles, qui par malheur n'aboutissaient jamais, Ferdinand Chébe était un de ces bourgeois paresseux et à projets comme il y en a tant à Paris. Sa femme, qu'il avait d'abord éblouie, s'était vite aperçue de sa nullité et avait fini par supporter patiemment et du même air ses rêves de fortune continuels et les déconvenues qui suivaient immédiatement.

Des quatre-vingt mille francs de dot apportés par elle et gaspillés par lui dans des entreprises ridicules, il ne leur restait qu'une petite rente qui les posait encore vis-à-vis des voisins, comme le cachemire de madame Chébe, sauvé de tous les naufrages, ses dentelles de noce, et deux boutons en brillants, très petits, très modestes, que Sidonie suppliait parfois sa mère de lui montrer au fond du tiroir de commode, dans un antique écrin de velours blanc, où le nom du bijoutier s'effaçait en lettres dorées vieilles de trente ans. C'était là l'unique luxe de ce pauvre logis de rentiers.

Longtemps, bien longtemps, M. Chébe avait cherché une place qui lui permit de mettre quelque chose au bout de leurs petites rentes. Mais cette place, il ne la cherchait que dans ce qu'il appelait le commerce debout, sa santé s'opposant à toute occupation assise.

Il paraît, en effet, qu'aux premiers temps de son mariage, alors qu'il était dans les grandes affaires et qu'il avait à lui un cheval et un tilbury pour les courses de la maison, le petit homme avait fait un jour une chute de voiture considérable. Cette chute, dont il parlait à tout propos, servait d'excuse à sa paresse.

On ne restait pas cinq minutes avec M. Chébe sans qu'il vous dit d'un ton confidentiel :

« Vous connaissez l'accident arrivé au duc d'Orléans ?... »

Et il ajoutait en tapant sur son petit crâne déprimé :

« Le pareil m'est arrivé dans ma jeunesse. »

Depuis cette fameuse chute, tout travail de bureau lui donnait des éblouissements, et il s'était vu fatalement relégué dans le commerce debout. C'est ainsi qu'il avait été tour à tour courtier en vins, en librairie, en truffes, en horlogerie, et bien d'autres choses encore. Malheureusement, il se lassait, ne trouvait jamais sa position suffisante pour un ancien commerçant à tilbury, et, petit à petit, à force de jurer toute occupation au-dessous de lui, il était devenu vieux, incapable, un véritable oisif prenant le goût de la flâne, un badaud.

On a beaucoup reproché aux artistes leurs bizarreries, leurs caprices de nature, cette horreur du convenu qui les jette dans des sentiers à côté ; mais qui dira jamais toutes les fantaisies ridicules, toutes les excentricités naïses dont un bourgeois inoccupé peut arriver à combler le vide de sa vie ?

M. Chébe se faisait certaines lois de sorties, de promenades. Tout le temps qu'on construisait le boulevard Sébastopol, il allait voir deux fois par jour si « ça avançait ».

Personne ne connaissait mieux que lui les magasins en renom, les spécialités ; et bien souvent madame Chébe, impatientée de voir aux vitres la tête naïve de son mari pendant qu'elle repraisait activement le linge de la maison, se débarrassait de lui en l'envoyant là-bas, au coin de la rue Chose, où l'on vend de si bonnes broches... Ça nous fera un dessert pour dîner.

Et le mari s'en allait, prenait le boulevard, flânait aux boutiques, attendait l'omnibus, passait la moitié de la journée dehors pour deux broches de trois sous qu'il rapportait triomphalement en s'épongeant le front.

M. Chébe adorait l'été, les dimanches, les grandes courses à pied dans la poussière de Clamart ou de Roissyville, le train des fêtes, de la foule. Il était de ceux qui allaient contempler toute une semaine avant le 15 août les lampions noirs, les ifs, les échafaudages. Et sa femme ne s'en plaignait pas. Au moins elle n'avait plus à cet éternel geignard rôdant des journées entières autour de sa chaise avec des projets d'entreprises gigantesques, des combinaisons ratées d'avance, des retours sur le passé, la rage de ne pas gagner d'argent.

Elle non plus, n'en gagnait pas, la pauvre femme ; mais elle savait si bien l'épargner, sa merveilleuse économie suppléait tellement à tout, que jamais la misère, voisine de cette grande gêne, n'était parvenue à entrer dans ces trois chambres toujours propres, à détruire les effets soigneusement reprisés, les vieux meubles cachés sous leurs housses.

En face de la porte des Chébe, dont le bouton de cuivre luisait bourgeoisement sur le carré, il s'en ouvrait deux autres plus petites.

Sur la première ; une carte de visite fixée par quatre clous, selon l'habitude des artistes industriels, portait le nom de « Risler, dessinateur de fabrique. » L'autre avait une petite plaque de cuir bouilli et cette suscription en lettres dorées :

M^{mes} DELOBELLE

OISEAUX ET MOUCHES POUR MODES

La porte des Delobelle était souvent ouverte et montrait une grande pièce carrelée où deux femmes, la mère et la fille, presque une enfant, aussi pâles, aussi fatiguées l'une que l'autre, travaillaient à un de ces mille petits métiers fantaisistes dont se compose ce qu'on appelle l'article de Paris.

C'était alors la mode d'orner les chapeaux, les robes de bal avec ces jolies bestioles de l'Amérique du Sud, aux couleurs de bijoux, aux reflets de pierres précieuses. Les dames Delobelle avaient cette spécialité.

Une maison de gros, à qui les envois arrivaient directement des Antilles, leur adressait, sans les ouvrir, de longues caisses légères, dont le couvercle en s'arrachant laissait monter une odeur fade, une poussière d'arsoine, où luisaient les mouches empliées, piquées d'avance, les ailes retenues par une bande de papier fin. Il fallait monter tout cela, faire trembler les mouches sur des fils de laiton, ébouriffer les plumes des colibris, les lustrer, réparer d'un fil de soie la brisure d'une patte de corail, mettre à la place des yeux éteints deux perles brillantes, rendre à l'insecte ou à l'oiseau son attitude de grâce et de vie.

La mère préparait l'ouvrage sous la direction de sa fille ; car Désirée, toute jeune encore, avait un goût exquis, des inventions de fête, et personne ne savait comme elle appliquer deux yeux de perles sur ces petites têtes d'oiseaux, déployer leurs ailes engourdis.

Boîteuse depuis l'enfance, par suite d'un accident qui n'avait ni en rien à la grâce de son visage régulier et fin, Désirée Delobelle devait à son immobilité presque forcée, à sa paresse continuelle de sortir, une certaine aristocratie de teint, des mains plus blanches. Toujours coquettement coiffée, elle passait ses journées au fond d'un grand fauteuil, devant sa table encombrée de gravures de modes, d'oiseaux de toutes les couleurs, trouvant dans l'élégance capricieuse et mondaine de son métier l'oubli de sa propre détresse et comme une revanche de sa vie disgraciée.

(La suite au prochain numéro).

Dans son prochain numéro

L'INTRANSIGEANT ILLUSTRÉ

Commencera la publication d'un Roman de

JULES MARY

Ce roman, dont le nom si connu de l'auteur nous dispense de faire l'éloge, a pour titre :

LE

BOUCHER DE MEUDON

LA BUCHE

Le salon était petit, tout enveloppé de tentures épaisses, et discrètement odorant. Dans une cheminée large, un grand feu flamboyait ; tandis qu'une seule lampe posée sur le coin de la cheminée versait une lumière molle, ombrée par un abat-jour d'ancienne dentelle, sur les deux personnes qui causaient.

Elle, la maîtresse de la maison, une vieille à cheveux blancs, mais une de ces vieilles adorables dont la peau sans rides est lisse comme un fin papier et parfumée, toute imprégnée de parfums, pénétrée jusqu'à la chair vive par les essences fines dont elle se baigne, depuis si longtemps, l'épiderme : une vieille qui sent, quand on lui baise la main, l'odorat léger qui vous saute à l'odorat lorsqu'on ouvre une boîte de poudre d'iris florentine.

Lui était, un ami d'autrefois, resté garçon, un ami de toutes les semaines, un compagnon de voyage dans l'existence. Rien de plus d'ailleurs.

Ils avaient cessé de causer depuis une minute environ, et tous deux regardaient le feu revant à n'importe quoi, en l'un de ces silences amis des gens qui n'ont point besoin de parler toujours pour se plaire l'un près de l'autre.

Et soudain une grosse bûche, une souche hérissée de racines enflammées, croula. Elle bondit par-dessus les chenets et, lancée dans le salon, roula sur le tapis en jetant des éclats de feu autour d'elle.

La vieille femme, avec un petit cri, se

dressa comme pour fuir, tandis que lui, à coups de botte, rejetait dans la cheminée l'énorme charbon et ratisait de sa scuelle toutes les éclaboussures ardentes répandues autour.

Quand le désastre fut réparé, une forte odeur de roussi se répandit ; et l'homme se rassurant en face de son amie, la regarda en souriant : « Et voilà, dit-il en montrant la bûche remplacée dans l'âtre, voilà pourquoi je ne me suis jamais marié. »

Elle le considéra, tout étonnée, avec cet oeil curieux des femmes qui veulent savoir, cet oeil des femmes qui ne sont pas toutes jeunes, où la curiosité est réfléchie, compliquée, souvent malicieuse ; et elle demanda : « Comment ça ? »

Il reprit : « Oh ! c'est tout une histoire, une assez triste et vilaine histoire. »

Mes anciens camarades se sont souvent étonnés du froid survenu tout à coup entre un des meilleurs amis qui s'appelaient, de son petit nom, Julien, et moi. Ils ne comprenaient point comment deux intimes, deux inséparables comme nous étions, avaient pu tout coup devenir presque étrangers l'un à l'autre. Or, voici le secret de notre éloignement.

Lui et moi, nous habitions ensemble, autrefois. Nous ne nous quittions jamais ; et l'amitié qui nous liait semblait si forte que rien n'aurait pu la briser.

Un soir, en rentrant, il m'annonça son mariage.

Je reçus un coup dans la poitrine, comme s'il m'avait volé ou trahi. Quand un ami se marie, c'est fini, bien fini. L'affection jalouse d'une femme, cette affection ombrageuse inquiète et charnelle, ne tolère point l'attachement vigoureux et franc, cet attachement d'esprit, de cœur et de confiance qui existe entre deux hommes.

Voyez-vous, madame, quel que soit l'amour qui les soude l'un à l'autre, l'homme et la femme sont toujours étrangers d'âme, d'intelligence ; ils restent deux bellérophons ; ils sont d'une race différente, il faut qu'il y ait toujours un dompteur et un dompté, un maître et un esclave ; tantôt l'un, tantôt l'autre ; ils ne sont jamais deux égaux. Ils s'étreignent les mains, leurs mains frissonnantes d'ardeur ; ils ne se serrent jamais d'une large et forte pression loyale, de cette pression qui semble ouvrir les cœurs, les mettre à nu, dans un élan de sincérité et forte et virile affection. Les sages, au lieu de se marier et de procréer, comme consolation pour les vieux jours, des enfants qui les abandonneront, devraient chercher un bon et solide ami et vieillir avec lui dans cette communion de pensées qui ne peut exister qu'entre deux hommes.

Enfin, mon ami Julien se maria. Elle était jolie, sa femme, charmante, une petite blonde frisée, vive, potelée, qui semblait l'adorer.

D'abord, j'allais peu dans la maison, craignant de gêner leur tendresse, me sentant de trop entre eux. Ils semblaient pourtant m'attirer, m'appeler sans cesse, et m'aimer.

Peu à peu je me laissai séduire par le charme doux de cette vie commune ; et je dinai souvent chez eux ; et souvent, rentré chez moi la nuit, je songeais à faire comme lui, à prendre une femme, trouvant bien triste à présent ma maison vide.

Enx, paraissaient se chérir, ne se quittaient point. Or, un soir, Julien m'écrivit de venir dîner. J'y allai. « Mon bon, dit-il, il va falloir que je m'absente en sortant de table pour une affaire. Je ne serai pas de retour avant onze heures ; mais à onze heures précises, je rentrerai. J'ai compté sur toi pour tenir compagnie à Berthe. »

La jeune femme sourit : « C'est moi, d'ailleurs, qui ai eu l'idée de vous envoyer chercher », reprit-elle.

Je lui serrai la main : « Vous êtes gentille comme tout. » Et je sentis sur mes doigts une amicale et longue pression. Je n'y pris pas garde. On se mit à table ; et, dès huit heures, Julien nous quittait.

Aussitôt qu'il fut parti, une sorte de gêne singulière naquit brusquement entre sa femme et moi. Nous ne nous étions encore jamais trouvés seuls, et, malgré notre intimité grandissant chaque jour, le tête-à-tête nous plaçait dans une situation nouvelle. Je parlai d'abord de choses vagues, de choses insignifiantes dont on emplit les silences embarrassés. Elle ne répondit rien et restait en face de moi, de l'autre côté de la cheminée, la tête baissée, le regard indécis, un pied tendu vers la flamme, comme perdue en une difficile méditation. Quand je fus à sec d'idées banales, je me tus. C'est étonnant comme il est difficile quelquefois de trouver des choses à dire. Et puis, je sentais du nouveau dans l'air, je sentais de l'invisible, un je ne sais quoi impossible à exprimer, cet avertissement mystérieux qui vous prévient des intentions secrètes, bonnes ou mauvaises, d'une autre personne à votre égard.

Ce pénible silence dura quelque temps. Puis Berthe me dit : « Mettez donc une bûche au feu, mon ami, vous voyez bien qu'il va s'éteindre. » J'ouvris le coffre à bois, placée juste comme le vôtre, et je pris une bûche, la plus grosse bûche, que je plaçai en pyramide sur les autres morceaux de bois aux trois quarts consumés.

Et le silence recommença.

Au bout quelques minutes, la bûche flamboyait de telle façon qu'elle nous grillait la figure. La jeune femme releva sur moi ses yeux, des yeux qui me parurent étranges.

« Il fait trop chaud, maintenant, dit-elle; allons donc là-bas, sur le canapé. »

« Et nous voilà partis sur le canapé. Puis tout à coup, me regardant bien en face : « Qu'est-ce que vous feriez si une femme vous disait qu'elle vous aime ? »

Je répondis, fort interloqué : « Ma foi, le cas n'est pas prévu, et puis, ça dépendrait de la femme. »

Alors elle se mit à rire, d'un rire sec, nerveux, frémissant, un de ces rires faux qui semblent devoir casser les verres fins, et elle ajouta :

« Les hommes ne sont jamais audacieux ni malins. » Elle se tut, puis reprit :

« Avez-vous quelquefois été amoureux, monsieur Paul ? »

« J'avouai; oui, j'avais été amoureux. »

« Racontez-moi ça, » dit-elle.

Je lui racontai une histoire quelconque. Elle m'écoutait attentivement, avec des marques fréquentes d'improbation et de mépris; et soudain : « Non, vous n'y entendez rien. Pour que l'amour fût bon, il faudrait, il me semble, qu'il bouleversât le cœur, tortât les nerfs et ravagât la tête; il faudrait qu'il fût — comment dirai-je ? — dangereux, terrible même, presque criminel, presque sacrilège, qu'il fût une sorte de trahison; je veux dire qu'il a besoin de rompre des obstacles sacrés, des lois, des liens fraternels; quand l'amour est tranquille, facile, sans périls, légal, est-ce bien de l'amour ? »

Je ne savais plus quoi répondre, et je jetais en moi-même cette exclamation philosophique : O cervelle féminine, te voilà bien !

Elle avait pris, en parlant, un petit air indifférent, sainte-nitouche; et, appuyée sur les coussins, elle s'était allongée, couchée, la tête contre mon épaule, la robe un peu relevée, laissant voir un bas de soie rouge que les éclats du foyer enflammaient par instants.

Au bout d'une minute : « Je vous fais peur », dit-elle. Je protestai. Elle s'appuya tout à fait contre ma poitrine et, sans me regarder : « Si je vous disais, moi, que je vous aime, que feriez-vous ? » Et avant que j'eusse pu trouver ma réponse, ses bras avaient pris mon cou, avaient attiré brusquement ma tête, et ses lèvres joignaient les miennes.

Ah ! ma chère amie, je vous réponds que je ne m'amusais pas ! Quoi ! tromper Julien ? devenir l'amant de cette petite folle perverse et rusée, effroyablement sensuelle sans doute, à qui son mari déjà ne suffisait plus ! Trahir sans cesse, tromper toujours, jouer l'amour pour le seul attrait du fruit défendu, du danger bravé, de l'amitié trahie ! Non, cela ne m'allait guère. Mais que faire ? imiter Joseph ! rôle fort sot et, de plus, fort difficile, car elle était affolante en sa perfidie, cette fille, et enflammée d'audace, et palpitante et acharnée ! Oh ! que celui qui n'a jamais senti sur sa bouche baisser profond d'une femme prête à se donner, me jette la première pierre...

Enfin, une minute de plus... vous comprenez, n'est-ce pas ? Une minute de plus... j'étais... non, elle était... pardon, c'est lui qui l'était !... ou plutôt qui l'aurait été, quand voilà qu'un bruit terrible nous fit bondir.

La bûche, oui, la bûche, madame, s'élançait dans le salon, renversant la pelle, le garde-feu, roulant comme un ouragan de flamme, incendiant le tapis et se glissant sous un fauteuil qu'elle allait infailliblement flamber.

Je me précipitai comme un fou, et pendant que je repoussais dans la cheminée le tison sauteur, la porte brusquement s'ouvrit ! Julien, tout joyeux, rentrait. Il s'écria : « Je suis libre, l'affaire est finie deux heures plus tôt ! »

Oui, mon amie, sans la bûche, j'étais pincé en flagrant délit. Et vous apercevez d'ici les conséquences !

Or, je fis en sorte de n'être plus repris dans une situation pareille, jamais, jamais. Puis je m'aperçus que Julien me battait froid, comme on dit. Sa femme évidemment sapait notre amitié; et peu à peu, il m'éloigna de chez lui; et nous avons cessé de nous voir.

Je ne me suis point marié. Cela ne doit plus vous étonner !

Guy de MAUPASSANT.

LA GRIVE

Il y aura cinq ans à la Notre-Dame de septembre, je descendais un chemin creux qui va de la Briantais à Saint-Jouan, — une de ces sentes bretonnes assez larges, très herbeuses, dont les talus se relèvent comme deux murs verdoyants et sont plantés de châtaigniers ou de chênes têtards. Les roues y ont creusé des ornières où l'eau séjourne longtemps et dans l'humidité desquelles s'épanouissent les fleurs roses de la petite centaurée. — Il pouvait être huit heures du matin, et, dans la fraîcheur embaumée de l'automne commençant, j'entendais au loin les cloches des paroisses tinter pour la messe, tandis que dans les genévriers de la lande des grives chantaient. En même temps un air chargé de senteurs salines, m'arrivant par-dessus les talus, me disait que la mer était proche et me ragaillassait.

J'étais en train de franchir un échalier, quand des pas résonnèrent derrière moi, et



LES DÉPRAVÉS, par HENRI ROCHEFORT.

je fus rejoint par un promeneur matineux qui paraissait âgé d'une trentaine d'années. Vêtu d'un complet de drap bleu, coiffé d'un feutre rond, il avait la mine d'un propriétaire campagnard fort à son aise; même sa toilette assez soignée détonnait avec l'heure matinale, et ses traits tirés, ses yeux cernés, son nez en bec d'oiseau, pincé du bout, sa figure plombée sous le hâle, semblaient indiquer qu'il avait passé une nuit blanche. — N'étant pas très ferré sur la topographie locale, je profitai de la rencontre pour lui demander si je suivais bien le chemin de Saint-Jouan.

« Parfaitement, répondit-il, je vais moi-même dans cette direction et, si vous le voulez, je vous y conduirai par le plus court, car je rentre chez moi et j'ai hâte de me coucher... »

Il remarqua sans doute une expression de surprise dans mes yeux et il ajouta en souriant : « Cela vous étonne que j'aie le mettre au lit à l'heure où les autres en sortent ?... Mais quoi ?... J'ai passé ma nuit au Casino de Saint-Malo... La partie de baccarat a été fort animée et nous n'avons quitté le jeu qu'au petit jour. »

Je le regardai plus attentivement. Il avait en effet le faciès d'un joueur : ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux qui contrastait avec l'impassibilité du reste de la figure. Comme nous nous remettaient en marche, une grive commença de chanter. Sa chanson aux notes graves, alternée de gazouillements légers et de vocalises aiguës, fit dresser la tête à mon compagnon.

« C'est la petite grive... murmura-t-il, un joli oiseau, Monsieur ! Elle se gargarise là-bas avec des baies de genièvre, et cela lui assouplit la voix. J'aime à entendre sa chanson dans la lande... C'est un fétiche, elle me porte chance... Si je l'avais entendue hier en me rendant au Casino, j'aurais eu peut-être moins de déveine !... Au lieu de cela, je reviens avec une culotte complète... Heureusement, j'ai de l'estomac, et je me rattraperai demain !... »

La grive continuait à lancer des fusées de notes rapides, et le joueur, debout sur le talus, s'était arrêté pour l'écouter :

de ses ailes; ce sont les deux traits qui la distinguent du mauvis... Au moment où je me penchais sur le nid, elle s'est envolée... J'ai en tort de la déranger, cela ne m'a pas porté chance !... »

Nous étions arrivés en face d'une profonde avenue de hêtres, à l'extrémité de laquelle on apercevait la grille d'un château Louis XIII.

« Voici la route qui descend à Saint-Jouan, reprit mon compagnon, et me voici chez moi... Serviteur, Monsieur ! »

Nous nous séparâmes, et je le vis s'enfoncer lentement sous la voûte encore obscure de la hêtraie. — A Saint-Jouan, je questionnai l'aubergiste, et j'appris que l'avenue des hêtres conduisait au château de la Crochais, appartenant à un certain M. de Trévilan.

La semaine d'après, au Casino, j'aperçus de nouveau le propriétaire de la Crochais. Il était assis à une table de baccarat et tenait la banque. Tout en donnant les cartes, il se mordait les lèvres et de petites gouttes de sueur perlaient à ses tempes. Un quart d'heure après, il passa la main, ramassa une pile d'or et se leva. Il me reconnut à son tour, et s'approchant :

« Ça marche, murmura-t-il, je répare la brèche de l'autre nuit... Voyez-vous, le tout est d'avoir de l'estomac... Et puis, ajouta-t-il à mi-voix, j'ai entendu ce soir la grive dans la lande... Jamais sa chanson n'avait été si gaie... Joli oiseau, Monsieur !... En l'écoulant, je me suis dit : « La soirée sera bonne ! » Et en effet, je ne suis pas mécontent !... »

Je quittai Saint-Malo le lendemain. Je n'y suis revenu que cette année, et l'autre jour, je me suis fait conduire en voiture à Dinan par la rive droite de la Rance. En route, l'un des boudins du brancard étant tombé, nous fumes obligés de faire halte dans une descente. « Heureusement qu'il y a un maréchal-ferrant à Saint-Jouan ! s'écria le conducteur; d'ici-là, si c'est un effet de votre bonté, nous irons à pied... » Nous n'en avons que pour cinq minutes... »

Saint-Jouan réveilla vaguement en moi un vieux souvenir; je reconnus le paysage aperçu autrefois à la sortie du chemin creux : « L'avenue de hêtres, les toits d'ardoises du château émergeant de la verdure luisante des châtaigniers, et la lande où justement les grives chantaient comme jadis. — A gauche de la route, dans un renfoncement, je remarquai une croix de granit dressée sur un tertre, au-dessus duquel des érables éparpillés déjà leurs feuilles à retroussis blanc. « Il y a quel-

qu'un d'enterré ici ? demandai-je au conducteur... »

« Oui... Le propriétaire de la Crochais, ce château à main droite... un M. de Trévilan. — Trévilan !... Le nom acheva de me remémorer le passé. Je revis mon compagnon de route, grand, robuste, l'œil enfiévré, le nez au vent, s'arrêtant sur la lande pour écouter le chant de la grive. »

« Il s'est brûlé la cervelle ici même, Monsieur... continua le cocher; il jouait, voyez-vous, il venait de perdre une grosse somme au Casino, et il avait femme et enfants... Un matin, en rentrant, il s'est assis là, en face de son avertisseur, et pa ! une balle dans la tête. Quel dommage ! un homme superbe... et si gai, quand il avait la veine ! Des fois, quand je le conduisais à Saint-Malo, il me faisait arrêter en route pour écouter chanter la grive... Il prétendait que ça lui portait chance... Faut croire qu'elle n'avait pas chanté, ce matin-là !... »

André THEURIET.

PALINGÉNÉSIE

I

A madame Anna S..., artiste dramatique, Rue..., N°... Paris.

Chère et illustre amie,

Hier au soir, après la représentation de cette pièce dont je suis l'humble auteur et dont je dois, certes, attribuer tout le succès à votre beauté et à votre talent, vous m'avez prié de venir souper chez vous. Vous vous souvenez que j'ai d'abord décliné l'invitation; vous avez paru surprise, même un peu froissée. Comme je serais désolé de vous causer la moindre peine, j'ai fini par accepter. « Eh bien ! m'avez-vous dit, montez dans ma voiture et partons. » J'ai obéi silencieusement. Durant le trajet, vous avez essayé de soutenir une conversation avec moi; je vous ai répondu à peine, par des paroles brèves, distraites. — Chez vous, à souper, j'ai fait une assez triste mine, mangé au bout des dents, ne soufflant mot. Cependant, vous m'avez placé auprès de vous; il y avait là joyeuse compagnie : notre ami Claude Mayran, ce faiseur de d'Arbec, le critique Sieurancq, Peipfer, Berthe Géreins, votre féal adorateur le banquier Goldmisheim, Ruffa, Jenny Touche, que sais-je encore ? Mais la gaieté, l'entrain de tous vos spirituels convives n'ont pu me déridier. Finalement quelqu'un, — ce fut, je crois, d'Arbec, — ayant remarqué mon silence morose, m'en demanda la raison. Je m'excusai en alléguant une migraine violente. J'avais l'air souffrant en effet, et cette défaite fut acceptée par tout le monde, — excepté par vous, car, lorsque je me suis retiré, vous m'avez dit à l'oreille :

« Quelque chose vous préoccupe et vous attriste; c'est mal de cacher ses chagrins à une vieille amie comme moi. »

Je n'ai rien répondu. Je suis parti, hochant la tête. Mais je ne vous pas que vous puissiez m'accuser d'avoir manqué de confiance envers vous. C'est pourquoi je vous écris ceci. Vous allez voir, d'ailleurs, que vous devez, plus que personne, connaître la cause de mes rêveries d'hier soir.

Le matin même, j'étais allé à l'Odéon, où j'ai, comme vous savez, une comédie commandée pour l'hiver prochain. En sortant du théâtre, je me mis à flâner distraitement dans ce quartier des Ecoles que j'ai habité, — jadis. Le hasard me conduisit place du Panthéon et, de là, rue... Brusquement, je m'arrêtai, par un mouvement spontané, devant une maison aux murs jaunes et décrépis. Je levai les yeux et je lus, sur la porte, ces mots peints en blanc : « HOTEL DU PANTHÉON. — Chambres meublées. » Malgré moi, mon cœur se mit à battre...

C'était là, il y a de cela dix ans...

Dix ans ! — J'étais alors un malheureux petit journaliste obscur et peu fortuné; il me fallait travailler sans relâche pour arriver à vivre, — à vivre mal : plus d'une journée s'est écoulée où je n'ai fait qu'un unique et maigre repas. Et cependant, j'ai eu, en ce temps d'épreuves, des bonheurs que ne connaît plus ma médiocrité dorée d'aujourd'hui.

C'est que j'aimais alors, et de toute mon âme; et peut-être étais-je un peu aimé en retour. Une pauvre petite ouvrière, rencontrée un soir au Luxembourg, dans les dédales charnantes de cette pépinière qui n'existe plus aujourd'hui, s'était installée dans ma vie, et, de triste et monotone, l'avait rendue animée et joyeuse. Je n'ai pas besoin de vous décrire ses noirs cheveux, ses yeux brillants, ses mains duciales; de vous dire son cœur plein de tendresses dévouées, sa gaieté un peu grave, sa singulière intelligence. Je l'adorais : cela suffit. N'ayant de famille ni l'un ni l'autre, nous avions mis en commun nos faibles ressources. Nous passâmes plus d'une nuit pour gagner le pain du lendemain; moi — multipliant sur la blancheur des feuilles de papier, les noires lignes de la copie au manuscrit; elle, faisant passer sous ses doigts menuces, les fleurs sveltes et colorées dont elle semblait la fleur vivante. Mais, bah ! nous savions rattraper le temps perdu pour nos